



Comment ! c'est la fille à ce bon monsieur Georges. — Page 303, col. 1.

rève, et fit un mouvement pour s'élaner vers la reine.

Mais en ce moment la porte s'ouvrit, et Barnave parut, un plat de fraises à la main :

— La reine m'excusera, dit-il, si j'entre ainsi, et le roi sera assez bon, je l'espère, pour me pardonner ; mais plusieurs fois, dans la journée, j'ai entendu monsieur le dauphin demander des fraises ; j'ai trouvé ce plat sur la table de l'évêque, je l'ai pris et je l'apporte.

Pendant ce temps, Charny avait fait le tour et s'était approché de la reine ; mais celle-ci ne lui donna pas même le temps de venir jusqu'à elle.

— Merci, monsieur le comte, dit-elle, monsieur Barnave a deviné ce que je désirais, et je n'ai plus besoin de rien.

Charny s'inclina et, sans répondre un seul mot, retourna à sa place.

— Merci, mon ami Barnave, dit le jeune dauphin.

— Monsieur Barnave, dit le roi, notre dîner n'est pas bon ; mais, si vous voulez en prendre votre part, vous nous ferez plaisir, à la reine et à moi.

— Sire, dit Barnave, une invitation du roi est un ordre... Où plaît-il à Votre Majesté que je m'asseye ?

— Entre la reine et le dauphin, dit le roi.

Barnave s'assit, fou tout à la fois d'amour et d'orgueil.

Charny regarda toute cette scène sans que le moindre frisson de jalousie courût de son cœur à ses veines ; seulement, regardant ce pauvre papillon qui, lui aussi, venait se brûler à la lumière royale :

— Encore un qui se perd ! dit-il ; celui-là va-t-il mieux que les autres...

Puis, revenant à son incessante pensée :

— Cette lettre ! cette lettre ! murmura-t-il, que peut-il y avoir dans cette lettre ?...

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ROBERTINE

PAR MADAME DE BAWR.

Rassurée par l'assentiment du seul être qu'elle pût consulter, la marquise reprit d'un air plus tranquille :

— Tu vas garder cette clef, et quand Dieu permettra que j'aie rejoint mon Robert, tu la donnera à son neveu. Maintenant, continua-t-elle en remettant la clef dans les mains de la vieille fille, tu peux retourner chez toi, ma bonne Aubri, je vais faire un tour dans le parc, car je me sens l'esprit troublé ; et d'un pas chancelant elle regagna sa chambre.

Elle y était à peine arrivée que mademoiselle Aubri, rentrée dans la sienne où Morin l'avait attendue, s'écriait d'un accent que la joie altérait :

— Mon ami, mon ami, le testament est fait ! Elle donne tous ses biens à M. Charles, soixante mille francs à vous, trente mille francs à moi, et deux années de gages à ses domestiques.

— Est-ce tout ? demanda Morin avec ravissement.

— Tout ! nous venons de déposer ce précieux papier dans un petit meuble du boudoir dont elle m'a donné la clef en garde.

A ces mots qui plaçaient dans sa dépendance une moitié de la fortune de Saverny, Morin oublia l'âge de mademoiselle Aubri, et la prenant dans ses bras, il la serra pendant quelques instants sur son cœur.

V

Trois mois se passèrent pendant lesquels Morin ayant obtenu de sa maîtresse la permission d'aller passer deux jours à Paris, cette courte absence lui suffit pour instruire Charles de Saverny de l'heureuse nouvelle, et pour s'assurer à la mort de la marquise la propriété d'une des meilleures fermes

de Vannoise, dans le cas où le testament instituerait l'aîné des deux frères comme unique héritier.

Certain de pouvoir compter sur le zèle de son honnête agent, et dans peu de temps, selon toute apparence, sur une immense fortune, Saverny partit pour son voyage, qui devait durer un an.

La santé de celle dont on convoitait ainsi l'héritage déclinait sensiblement, et le refus qu'elle avait toujours fait de voir un médecin, prouvait assez que son plus grand désir était de quitter enfin ce monde. Morin devait donc se promettre qu'il ne tarderait pas à recueillir le fruit de tant d'intrigues et de mensonges, lorsqu'un événement, qu'il lui était impossible de prévoir, vint troubler tout à coup sa confiance dans l'avenir.

Quoique depuis tant d'années la marquise eût rompu avec la société et qu'elle ne reçût plus d'autres lettres que celles de son neveu Charles, Morin, quand il entra au château un nouveau domestique, n'en prenait pas moins le soin de recommander qu'on ne remit qu'à lui seul les lettres qui pouvaient arriver pour sa maîtresse. Toutefois, comme il venait d'arrêter une jeune fille qui devait travailler à la lingerie, le hasard voulut qu'en l'instruisant de toutes les règles étranges établies à Vannoise, il ne prit pas d'abord avec elle cette précaution, devenue, il est vrai, presque inutile alors.

La jeune fille était depuis huit jours dans la maison, et comme tous les autres domestiques de la marquise, elle avait une grande curiosité de voir la dame qui payait ses gages. Un matin, au moment où elle sortait pour aller faire une petite course dans le village, un homme en veste, dont les souliers couverts de poussière annonçaient qu'il venait de loin, l'arrêta, et, s'étant assuré qu'elle servait dans le château, il lui remit une lettre qu'il dit être fort pressée, et qu'il fallait donner aussitôt à madame de Saverny.

La jeune fille trouva l'occasion trop belle pour ne point la saisir, surtout dans l'espoir qu'elle avait d'excuser son indiscretion par la circon-